

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE SOCIALISME

DEVANT LE BON SENS POPULAIRE.

La capitale a peur, et son instinct ne la trompe pas : le socialisme a les yeux sur lui !
Proudhon, discours du 31 juil. 1848.

Le socialisme ! Qui ne le connaît aujourd'hui, au moins de nom ? Je dirai plus : comment pourrions-nous le connaître autrement que de nom ? C'est sûrement un esprit que le socialisme (vous me permettrez tout à l'heure de vous dire quel esprit il est) puis que le mot en est partout et que, cependant, la chose qu'il veut signifier n'est nulle part saisissable, soit dans les régions des systèmes, soit dans le domaine étendu de la bibliographie... La belle idée ! me direz-vous : or, quand il n'y a rien, absolument rien dans une idée, elle n'en est que plus facile à comprendre, et n'en fait que plus aisément des milliers de dupes... La conclusion de cela est d'une application merveilleusement facile lorsque nous parlons de socialisme. Ainsi, les honnêtes sceptiques niant son existence, ont raison sur un point, et se trompent sur un autre : ils disent vrai s'ils entendent que chimère et socialisme ne font qu'un, car, au fond, rien de plus sot au monde que le socialisme, pérorant sans cesse pour ne rien dire ; mais ils se méprennent (les fins hommes !) lorsqu'ils disent qu'il n'y a pas de socialistes, car il ne fut jamais rien de plus réel que l'immense troupeau de Bertrand de toute espèce qu'il s'est fait sur la simple recommandation de la mine ! Enfin, nier les socialistes, c'est plutôt le renier. Ah ! nous en avons une preuve du savoir-faire de ces bons amis du genre humain, n'est-ce pas le 2 décembre de l'an qui vient de finir !

Je vais donc entrer en matière, et ne pas être plus long qu'il ne convient. On a fait bien des volumes contre les socialistes. Mais je ne veux leur faire que quelques questions. L'homme qui travaille du matin au soir n'a pas le temps de lire de gros livres. Mais pendant que ses bras fonctionnent, il a le temps de réfléchir. — Il ne peut aller rechercher les faits ; mais, lorsqu'on les lui présente avec clarté, il sait bien les comprendre, et discerner le vrai du faux. Le bon sens populaire est la meilleure pierre de touche.

J'entre de suite en matière pour ne pas perdre le temps : de nos jours il est précieux.

PREMIÈRE QUESTION.

Messieurs les Socialistes, que voulez-vous ?

La réponse n'est pas douteuse. Le socialisme est un corps à mille têtes. Il a un but sur lequel tous s'entendent... la destruction. Mais sur les moyens de reconstruire, tous diffèrent. Aux yeux de l'un, la société ne sera sa sœur, que si l'État, prenant la nation sous sa férule, fournit les capitaux, les instruments de travail aux ouvriers, organise sur tout le territoire l'exploitation de l'industrie d'abord, puis de l'agriculture par d'immenses associations. — Dans ces associations le travail serait payé proportionnellement au besoin de chacun, bien plutôt qu'en égard au labeur exécuté. — Ce système s'appelle Louis Blanc.

Le second ne préservera le monde du déluge de sang qui doit le couvrir, disait-il, dans l'an 1850, que si 1200 hectares au minimum lui sont concédés dans la forêt de Saint-Germain, que si un crédit lui est ouvert sur les fonds de l'État pour expérimenter une ferme modèle de 400 à 500 travailleurs. Si l'expérience manque, tout est dit, et l'auteur prend et signe

l'engagement d'aller finir sa vie à Charenton. Si elle réussit, il restera à convertir le territoire de la France, puis de l'Europe, puis du monde, en fermes-modèles, que, dans le langage savant de l'école, on appelle phalanstères. Facile entreprise et jeu d'enfants, que de faire quitter à 200 millions d'hommes le pot-au-feu domestique pour les petits pâtés harmonieux. Ce système s'appelle Fourier ou Victor Considérant ! (1)

Un troisième est plus aventureux, c'est le père Cabet, le pontife, comme l'appellent ses adeptes. — Pour lui, l'Europe est un pays usé, où désormais il n'y a plus rien à faire. C'est en l'écartant, c'est-à-dire dans un canton désert du Texas, à 6,000 lieues de la France, c'est là, et nulle part ailleurs, que son expérience doit être tentée. Là, obéissance passive, obéissance non pas de soldat, mais de moine au pontife, à ses délégués. Point de propriété, point d'héritage. La soupe faite en commun, et mangée en commun. Le costume uniforme et la variété des pantalons ou des cotillons prohibée comme une hérésie. — Hors de là, point de salut !

Un quatrième déclare une guerre implacable au capital, à la propriété, à Dieu, tout aussi bien qu'aux autres socialistes. La propriété, c'est le vol ; Dieu, c'est le mal. L'humanité ne s'avance qu'en se dégageant de Dieu. — Pour dégager la société de Dieu, le premier pas, c'est de détruire le capital par l'abolition du prêt à intérêt. Une banque d'échange, où toutes les valeurs mobilières et immobilières seront représentées par le papier au citoyen Proudhon, où l'on prêterait sans intérêt, comme l'on recrée sans intérêt, voici le moyen de saisir le capital à la gorge. (2) de l'épouffier. — Si je me suis trompé, s'écrie le nouveau créateur du monde, la raison publique aura bien vite fait justice de mes théories : il ne me reste qu'à disparaître de l'arène révolutionnaire, après avoir demandé pardon à Dieu et à mes frères du trouble que j'aurais jeté dans leurs âmes, et dont je serais après tout la première victime. Après ce démenti de la raison générale et de l'expérience, j'appelle rais sur moi, dès maintenant, le mépris des honnêtes gens et la malédiction du genre humain.

Un cinquième va plus vite en besogne. Ce qu'il nous faut, dit-il, c'est jour, et jour tout de suite. D'ici à ce que le phalanstère s'organise, à ce que l'écarte se convertisse en Californie, à ce que la banque du peuple fonctionne, à ce que les associations fraternelles se mettent en marche, les années s'écouleront. Nos enfants seront peut-être heureux ; mais nous, nous souffrirons.

Notre pensée est bien simple ; s'il y a des riches qui possèdent la terre, qui ont des palais et des châteaux, à chacun son tour. Le temps est venu de les déposséder de leur superflu, pour que nous et nos frères nous entrions en jouissance du sol, de l'industrie, du capital.

Il y a bien encore d'autres nuances parmi les socialistes, mais je veux être court.

Et bien ! entre ces partis, qui tous sont intraitables, sont exclusifs, lequel prendrons-nous ?

Qui croirions-nous de préférence ? Victor Considérant ou Proudhon ?

Partirions-nous pour l'écarte, ou nous abonnerions-nous au phalanstère ?

Partagerions-nous les biens, dès aujourd'hui, ou ajournerions-nous jusqu'à après l'expérience

(1) Discours de Victor Considérant à l'Assemblée nationale, du 14 avril 1849.

(2) Le Peuple, No. du 15 avril 1849.

de la banque d'échange ?

Car enfin, il faut conclure et agir. Il faut que la société demeure ce qu'elle est, ou qu'elle devienne tout autre.

Si elle demeure ce qu'elle est, à quoi bon ce mouvement, ces théories, ces guerres de plume et de papier, et trop souvent de coups de fusil ?

Si elle doit changer, qu'on nous dise comment, qu'on s'entende, non pas à quelques milliers, mais à plusieurs millions ; qu'on formule un système, et que l'on consulte la-dessus le suffrage universel ! Car nous voulons bien laisser abattre la maison, mais à une condition, c'est que de l'ici là nous ne concherons pas à la belle étoile. — Nous ne sommes pas d'humeur à gagner des fluxions de poitrine, pendant que les architectes discutent sur le plus beau plan à donner au monument nouveau.

DEUXIÈME QUESTION.

Qu'avez-vous fait, Messieurs les Socialistes ?

Je pourrais me taire ici, et conclure dès actuellement contre le socialisme ; car, avant de donner la parole à des gens qui veulent changer le monde, tel qu'il existe depuis 6,000 ans, avant surtout de leur mettre la bride sur le cou, en leur disant taillez et rognez, il faut qu'ils sachent ce qu'ils veulent, il faut qu'ils s'entendent entre eux.

Mais, agir ainsi, ce serait agir en avocat. Or, c'est une de mes faiblesses, j'ai horreur de l'avocat, du mauvais avocat, de l'ergoteur, bien entendu. — Je voudrais que tout le monde eût autant que moi l'aversion de ces moulin à paroles, de ces parleurs sans conviction, de ces disputeurs sans colère, de ces révolutionnaires sans passion qu'on appelle avocats sans cause. — S'il en était ainsi, tout irait mieux. Je suis sûr que les bons avocats sont de mon avis.

Je veux donc aller plus loin. Je suis d'ailleurs en veine d'indiscretion.

Messieurs les socialistes vont en effet trouver ma question fort indiscret. Je la répète, Messieurs, chapeau bas, et en vous salueant profondément : "Qu'avez-vous fait ?"

Vous avez fait des livres ; je le sais bien.

— Depuis Fourier, qui voulait nous doter d'une queue pourvue d'un œil, et tuer la lune, ce corps mort qui réside sur la terre, depuis Saint-Simon, Robert Owen, jusqu'à Louis Blanc, Raspail, Proudhon, Victor Considérant, vous avez beaucoup barbouillé de papier ; mais après ?

Voilà, je commence ma revue.

Messieurs les saint-simoniens, vous êtes les premiers nés, expliquez-vous... Ah ! parlon, j'oubliais Mémilmontat, et votre mort glorieuse sur ce calvaire de la femme libre ; vous êtes morts et bien morts : parlon de vous avoir troublés. Je n'y reviendrai plus.

Passons à vos successeurs, Messieurs les phalanstériens.

Mais vous vous taisez, et vous faites les timides. A peine nous avez-vous quelques tentatives, quelques velléités de phalanstère. Mais je suis plus indiscret que vous ne pensez.

Pendant que vous gardez le silence, et ne parlez que d'une ombre d'essai, voici que ma mémoire me rappelle une illustre ablaye, où vous avez voulu transporter votre ordre moderne, composé tout à fait d'hommes et de femmes, où les séries passionnées, trop passionnées, j'en ai peur, ont remplacé les anstérites chaustales. Vous y avez vécu deux ans, vous y avez travaillé, dormi, mangé ce qui est le point capital dans la doctrine de votre maître ; puis, un beau matin, après maintes disputes,

tout cela s'est dissipé, s'est évanoui (1). La grande commune n'a plus été qu'un sautoir qui peut. — Mais je me rappelle aussi certains journaux américains ; ils sont si bavards ces journaux américains ! Ils nous appartaient la nouvelle du cinquième village phalanstérien tombé en déconfiture, tandis que les villages civilisés, comme vous le dites, avaient l'impudence de devenir des villes considérables ; or, si un cinquième phalanstère est tombé, j'en conclus que quatre autres avaient eu le même sort avant lui. — Vous êtes bien discrets, mes révérends pères, et on a bien de la peine à vous faire parler. Puisque vous tournez toujours vers l'avenir, au lieu du passé, je viens au patriarche Robert Owen.

Celui-là, il a fait quelque chose. Avec ses deniers, et c'est chose rare parmi les socialistes, il a fondé deux établissements. La toute peine était abolie ; le travail n'avait plus d'autres stimulants que l'amour de ses frères. Ancia culc positif ne venait semer de discordes entre les associés : chacun adorait Dieu à sa manière (ce qui, par parenthèse, est la plupart du temps une bien pauvre manière de l'adorer) ; c'était beau, c'était touchant, c'était pastoral

(1) M. Arthur Young acheta, en 1841, pour une somme de quinze cent mille francs, l'ancienne abbaye de Cîteaux et le domaine qui en dépendait. Il jeta les bases d'une société qui admettait deux sortes de souscripteurs, les uns simples capitalistes-commanditaires, les autres socialistes-travailleurs, qui devaient peupler le phalanstère. Les bénéfices devaient se répartir entre eux d'après la formule de Fourier, c'est-à-dire un tiers pour les capitalistes, deux tiers pour les travailleurs, qui, dans tous les cas, avaient droit à un minimum consistant dans la nourriture, le logement et l'entretien de leurs familles. L'appel fait aux populations locales échoua complètement. Il en fut de même de celui fait aux capitalistes. M. Young recruta au loin cent quatre-vingts collaborateurs avec lesquels il commença l'expérience.

Nous devons lui rendre cette justice, qu'il écarta du nouveau phalanstère toutes les idées excentriques ou immorales reprochées à Fourier. Il se montra même sévère sur le respect du lien conjugal et sur les devoirs des enfants envers leurs parents. Les socialistes étaient conviés à remplir les pratiques de leur religion ; les prêtres du voisinage visitaient l'établissement, où ils recevaient le meilleur accueil. Sous d'autres rapports, la pensée fourrière se traduisait évidemment dans l'organisation du travail, dans le fractionnement des groupes et des sous-groupes appliqués à l'exercice des diverses industries, dans la part attribuée aux arts, tels que la peinture et la musique, dans la cuisine en commun, et enfin dans l'éducation donnée à l'enfance. C'était, en un mot, un phalanstère amendé, mais amendé dans un sens qui devait augmenter plutôt que diminuer les chances de sa durée.

Voici, maintenant, ce qui arriva : aucun capital ne vint en aide au fondateur. Le nombre des peintres, des ébénistes et des autres industriels étant beaucoup plus considérable que celui des laboureurs, il fallut louer des ouvriers pour exécuter les travaux des champs ; on s'aperçut bientôt que les produits du domaine étaient insuffisants pour couvrir même le minimum assuré à chaque sociétaire à titre d'entretien. Le minimum fut réduit, en même temps que la proportion du travail exigé fut augmentée. Dès lors la désertion commença. Aujourd'hui, après des pertes pécuniaires énormes, l'établissement est désert, et la société en pleine dissolution.

Le génie matérialiste du siècle dut triompher un moment en organisant un phalanstère dans l'antique abbaye de Cîteaux ; mais le génie religieux prit à son tour sa revanche en voyant les efforts de son rival aboutir au plus complet avortement.

Il arriva là ce qui était arrivé ailleurs, et ce qui arrivera partout. Le fondateur se plaignit de n'avoir pas été convenablement secondé. Il est vrai que les populations morales et laborieuses s'étaient tenues à l'écart, sans hostilité, mais dans la plus entière indifférence. Que faut-il conclure de là ? Que les populations morales et laborieuses n'ont pas de propension pour les réformes, qu'elles ne sont point si malheureuses dans la société actuelle ; qu'elles y trouvent des moyens d'existence, et qu'elles aiment mieux sur cela, s'en rapporter à elles-mêmes qu'à autrui. Ceux qui se rendent à l'appel des utopistes, ce sont, au contraire, les hommes qui ont des raisons pour compter sur le travail des autres plutôt que sur le leur. Ces choses-là sont précisément celles qu'il y aurait du mérite à réformer ; mais, malgré la science économique et les bonnes intentions des promoteurs de systèmes, malgré leur dévouement infatigable, malgré leurs sacrifices pécuniaires, on a vu comment les tentatives avaient réussi. — (BÉLÉME, Cours d'Introduction à la Science du Droit, t. II, p. 231, 1848.)

Et tout. Eh bien ! tout cela où en est-ce ? — Mais je n'ai pas le cœur de vous répondre je le puis que vous citer ces fameux vers :

Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Et vous, monsieur Louis Blanc, diable du Luxembourg, où sont vos œuvres ? Je vois une association fraternelle de tailleurs ! Je vois des ateliers montés sur le pied de la fraternité, de la répartition égale des bénéfices. Je vois des ateliers nationaux richement dotés aux dépens du trésor public, des ouvriers du paysan et du vrai travailleur ! Mais le travail où est-il ?

Car est-ce du travail que cette fourniture de la garde mobile parisienne, si chèrement exécutée et si ridiculement faite ?

Est-ce du travail que la plantation des arbres de la liberté, sur lesquels les brigades des ateliers nationaux inscrivaient pompeusement leurs noms, comme les inventeurs célèbres sur les machines, produits de leur génie ?

Est-ce du travail que le Champ-de-Mars, défriché et converti en un vaste champ de boue, après trois mois passés à l'embellir ? Et les bénéfices où sont-ils, et la fraternité où étai-elle ? Et l'union où se pratiquait-elle ? Tout cela était sur le drapeau, mais nulle part ailleurs.

Et ne dites pas qu'on vous a interrompus.

Non, vous avez eu trois mois la dictature, vous avez eu trois mois la parole, la tribune ; vous vous êtes prélassés dans les fauteuils et les appartements des chanceliers de la Chambre des Pairs ; vous avez en les fonds du trésor ; vous pouviez, si non faire de grandes choses, du moins les commencer, les esquiver ; et, pour trace de votre passage, vous ne laissez que la mine des industriels, les pleurs des femmes et des enfants des travailleurs ; vous ne laissez que le souvenir ineffaçable des quarante-cinq centimes (1).

J'arrive au père Cabet. — Pas de phrases, pontife, pas de belles tirades sur l'amour, sur la fraternité, sur l'égalité : chacun peut en faire autant, et cela ne coûte que quelques frais d'imagination. Eh bien ! voyons, faites-nous votre petite confession.

« Mes amis, mes frères », répond le pontife l'icarien, « l'icarie existe. C'est très-bien : car les malins doutaient en France si elle existerait jamais. Mais l'icarie existe, où en sont les icariens ? Certains journaux, bien jaloux, bien méchants, sans doute, nous ont dit qu'ils s'étaient battus entre eux, et ils ont ajouté que c'était par une application de l'adage antique : Quand il n'y a pas de loin au ratelier, les ânes se battent. »

Suivant d'autres icariens, qui ont signé leurs noms, donné leurs adresses, vos satellites, vos prétoriens les auraient plués, tondus, volés, et la police correctionnelle aurait dû s'en mêler et vous y mêler vous-même, pontife illustre !

« Je me porte bien ; je n'ai aucune indisposition (2), bien que j'aie fait le voyage de Paris à la Nouvelle-Orléans. » A merveille, magnanime pèlerin ; mais les Icariens, comment vont-ils ? Où en est cette première avant-garde partie en janvier 1848, et composée de soixante-neuf Icariens résolu à tout souffrir ?

« Tout le monde se porte bien généralement, continuez-vous.

(1) Lettre du 10 février 1849. Révolution démocratique et sociale du 23 mars 1849.

(2) Ces termes servent à rappeler que l'un des bienfaits immédiats de la révolution de février 1848, a été d'exécuter de quarante cinq centimes le chiffre auquel avaient atteint les dépenses publiques sous la dernière monarchie.

(Voir la quatrième page.)

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.

CHAPITRE SIXIÈME.

(Continué des Mélanges du 17 février.)

Lorsque la fièvre de sa blessure venait à se calmer, celle de son cœur empoisonnait ses joues, et donnait à son visage une animation étrange.

C'est que, pendant ces dix jours, sa pensée avait incessamment bouillonné dans sa tête, avec les mille divergences que donne la folie ou un fol amour. Si la blessure faite par Mathis était cicatrisée, une autre était toujours saignante ; car, hélas ! la première passion qui s'empara d'un cœur jeune et plein d'illusion, y creusa une plaie plus profonde et plus dangereuse que ne le peut faire la pointe d'une épée. Il était chez Olympia, chez cette

femme dont la vue seule, par une de ces fascinations qu'on ne peut expliquer, avait bouleversé sa nature auparavant si innocente. Oh ! notre cœur est notre plus grand ennemi, il habite en nous, il se nourrit de notre sang le plus chaud, de nos croyances les plus chères.

Si Arthur eût été moins jeune, moins ardent, moins confiant, si la réflexion eût pu se faire jour à travers le tumulte de son esprit, peut-être un regard, un mot, une expression, que sais-je, du visage de cette femme, lui eût appris que là n'était pas ce cœur vertueux capable de comprendre le véritable attachement et l'héroïsme. Peut-être eût-il vu la princesse Pallianci à peu près ce quelle était, au lieu de la voir ce qu'elle aurait pu être.

Malgré lui, quand l'écrivain se trouve en face d'une de ces fatalités qui doit peser inexorablement sur toute une destinée, il se laisse aller à peindre ces blessures, mais à quoi servent des froides réflexions ? N'y a-t-il pas dans la vie de ces rêves insensés que l'on paie par des larmes et des souffrances ? Il y a des désillusions que l'on repousse, des mensonges auxquels on se rattache...

La porte du boudoir venait de s'ouvrir, et le jeune Savermy, arraché brusquement à ses rêveries, resta immobile, les yeux fixés sur la princesse, qui venait d'entrer.

C'est que, Arthur ne trouvait pas un seul mot à prononcer.

— Je vous ait fait un peu attendre, lui dit-elle.

— Je pensais, madame, et penser n'est plus être seul.

— Est-ce un compliment ou une phrase ? reprit la princesse en s'asseyant.

— Oh ! je ne sais pas faire de compliments, madame ; j'apprendrai cela plus tard.

— Et sans transition aucune il ajouta :

— Ne trouvez-vous pas que les choses inanimées prennent parfois un visage et une voix, qu'elles vous parlent et qu'on les écoute ? Je regardais et j'écoutais vos fleurs, madame, puis, je ne sais pourquoi, je cherchais à comprendre le gazouillement de vos oiseaux.

— Et que vous disaient mes fleurs et mes oiseaux, monsieur le penseur ?

— Qu'ils étaient heureux puisque la fleur s'épanouissait et que l'oiseau chantait.

— M. De Savermy, dit Olympia avec raillerie, serez-vous poète ou...

— La poésie, dit Arthur, est un songe creux. Voilà une réponse de laquelle Danie ou le Tasse ne se fussent pas contentés.

Olympia n'avait pas quitté des yeux Arthur pendant qu'il parlait ; elle avait suivi sur son visage le sillon qu'y traçait pour ainsi dire chacune de ses paroles. Et Arthur, si pâle qu'il était encore, avait un aspect touchant et plein de poésie.

Le cœur de l'Italienne, pour avoir passé à travers tous les événements de la vie, était devenu semblable à ces objets fragiles, qui, trempés dans une certaine eau, se durissent et se pétrifient. Soit par volonté arrêtée, par calcul, par désillusion ou par douleur, elle s'était faite de marbre, et sur elle glissait sans

s'y arrêter toutes ces ardentes inspirations tous ces chaleureux élans de la pensée qui semblent parfois de la folie.

On n'eût pu mieux la comparer qu'à ces statues adorées autrefois par les payens ; elles étaient inertes, impossibles, sans regard dans les yeux, sans paroles sur les lèvres, sans battement de cœur sous leurs poitrines glorieuses, et devant elles cachaient toutes les larmes, suppliaient toutes les prières, gémissaient toutes les douleurs.

Cependant, par un étrange contraste avec sa nature, Olympia se sentait émue malgré elle en écoutant Arthur De Savermy, et en le voyant ainsi tremblant, plein d'espérance et de foi.

Il y eut après les paroles qu'il avait prononcées, quelques instants de silence.

— Je souriais, monsieur De Savermy, lui dit-elle, parce que je suis votre aînée par le cœur et par l'âge, parce que tous ces beaux et grands sentiments s'effacent souvent en nous, sans même laisser leurs traces, semblables à des oiseaux dont on suit à peine le vol sur nos belles lagunes de Venise, parce que, jeune comme vous l'êtes, on ne s'est encore blessé à rien dans la vie, et que l'on ne sait pas combien sont fragiles et prêts à se briser ou à s'enfouir sous un souffle toutes ces croyances que vous dites si profondes et si inaltérables...

En prononçant ces derniers mots, le visage d'Olympia avait pris tout-à-coup une expression farouche, ses deux sourcils s'étaient rapprochés l'un de l'autre comme deux serpents qui veulent s'enlacer.

— Comment ! s'écria Arthur, vous ne croyez pas... Oh ! si vous ne croyez pas cela vous êtes bien malheureuse, madame !

— Je crois, monsieur De Savermy, dit la princesse Pallianci, je crois que vous êtes un noble cœur et un généreux jeune homme, car vous avez pris la défense d'une femme innocente ; en agissant ainsi, vous avez risqué votre vie, et votre sang a coulé pour elle ; je crois que c'est une noble action, et je vous en suis grandement reconnaissante.

Elle se leva et reprit :

— Monsieur, vous êtes bien jeune encore... écoutez-moi : ne donnez pas en aveugle tout votre cœur à une seule croyance...

Les paroles sortaient saccadées et contournées des lèvres d'Olympia.

— Voilà, dit-elle, une conversation bien sérieuse pour... un convalescent.

— Madame, dit Arthur, dans votre vie vous avez donc bien souffert, pour dire ce que vous dites ?

La Princesse Pallianci retint un frissonnement nerveux qui parcourut tous ses membres.

— Le passé est une tombe qu'il faut rarement ouvrir, dit-elle avec une expression de dureté indicible.

— Oh ! fit Arthur comme en se parlant à lui-même, s'il fallait ainsi désespérer de tout, étouffer ses pensées, écraser son cœur, ne croire à rien, la vie vaudrait-elle la peine qu'on se donne à la disputer à la mort.

Et tout à coup il porta ses deux mains à sa

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 13 AVRIL 1852.

LE SOCIALISME D'AVANT LE D. N. SENS POPULAIRE. LE MONTAGNARD OU LES DEUX REPUBLICAINS. — 1793 — 1848. — (Suite.)

Le Révérend Père Mathew

(Communément appelé Père Mathieu par les Français.)

Un ami de notre feuille nous communique l'esquisse biographique suivante touchant cet infatigable apôtre de la Tempérance en Irlande. Cet écrit est une traduction de la plume de notre correspondant.]

Le rév. Théobald Mathew est né à Thomastown, près de Cashell dans le comté de Tipperary, le 10 octobre 1790. Il devint orphelin en très bas âge, mais comme il descendait d'un parent du comté de Llandaff; il fut adopté par une Lady Elizabeth Mathew, sœur de cet homme noble. Il fut placé encore jeune sous la tutelle du rév. D. O'Donnell, curé de Faghagh, près de Waterford; ensuite, à l'âge de treize ans, on l'envoya à l'académie catholique de Kilkenny; il y resta sept ans, et y fit ses études à la satisfaction de ses supérieurs; il acquies les bases d'une éducation très-étendue. De là, il fut transféré au fameux collège de Maynooth, où il fit son cours de théologie, et fut reçu prêtre à Dublin, en 1814, par l'évêque Murray. Antérieurement il avait embrassé l'ordre des Capucins; après son ordination il se rendit à Cork, et commença ses pénibles travaux de missionnaires dans les quartiers les plus pauvres et les plus insalubres de cette ville; une chapelle bâtie par le célèbre Dr. O'Leary, et desservie par les Rev. Pères Capucins.

C'est entouré de cette pauvreté, de cette misère, au milieu des scandales de toute espèce, que ce digne ministre commença sa vie évangélique, qui était comme le relief de celle de son divin maître qu'il s'occupait avec tant d'amour et de vérité. Lié à la noblesse, il était en vue dans tous les cercles de l'aristocratie, mais il affectionnait davantage les pauvres, dont il était vraiment le père et le confident. Ses discours entraînaient les pécheurs plutôt par la beauté de la vérité que par la crainte des châtimens. Son confessionnal était toujours assailli par les gens de la plus haute et de la plus basse condition, par les justes comme par les pécheurs, et ses paroles de consolation soulageaient les cœurs affligés de ceux qui le cherchaient dans l'agonie d'une conscience qui se réveillait aux vérités du salut.

Son attention pour les pauvres n'avait point de bornes. Il faisait tout ce qui était en son pouvoir, pour améliorer leur condition. Il établit une association de jeunes gens sous le nom de Société de St. Joseph, dont le soin était de chercher les pauvres malades dans la ville, de leur donner des soulagemens, de leur faire de pieuses lectures et de leur administrer des médicamens et des provisions suivant leurs besoins. Il établit aussi une école spacieuse, où s'assemblaient tous ces jeunes enfans qui vagabondaient en foule dans les rues de la ville. En 1830, lorsqu'on refusait aux catholiques d'enter leurs morts dans le cimetière de la cathédrale protestante de Bary, avec les cérémonies de leur culte religieux, il acheta un superbe jardin bannière de onze acres de terre, hors de la ville, le changea en un cimetière, digne d'être comparé à celui du Père Lachaise à Paris. Il y servait l'espace nécessaire pour l'inhumation gratuite des pauvres. Il s'y est aussi recueilli par lui-même une place désignée par une croix haute de sept pieds.

Pendant que le choléra sévissait avec le plus de fureur, on le voyait courir de lits en lits avec des médecines, des consolations, des prières, il ne s'épargnait en rien pour administrer les malades, au risque continu de sa vie. Dans les disputes et les procès, il trouvait toujours moyen de réconcilier ceux qui recouraient à lui, ou

même qui voulaient se rendre à ses redoublés exhortations.

Ma's c'est en 1839 qu'il entreprit son apostolat de la tempérance. Il commença d'abord dans le cercle borné de sa paroisse; il y forma une association, formula un *pledge* ou *gage*, et réussit si bien qu'entre ses paroissiens, un grand nombre des paroisses voisines vinrent se joindre à eux. Les effets miraculeux de ce *pledge* furent appréciés et connus en peu de temps. Des ivrognes fiévreux dont les jours et les nuits se passaient dans la stupidité de l'ivresse, dans d'horribles blasphèmes et dans toute espèce de crimes, furent bientôt réveillés de la stupeur de leur infamie; ils devinrent bientôt industrieux, travailleurs, mieux vêtus, plus propres, fréquentaient les églises; on ne les rencontrait plus dans les tavernes. Les femmes et leurs enfans proclamaient aux yeux de tous, l'heureux résultat de la tempérance.

Le père Mathew, qui était l'auteur de tout ce changement, était avec raison reconnu par tout le peuple comme un homme trois fois heureux! ses paroles étaient les paroles d'un prophète, et les gages, pris en sa présence, étaient des vœux qui avaient été regardés comme une cause de damnation, si on les eût enfreints. Ceux qui ont reçu le *pledge* (le *pledge*) du père Mathew, l'ont toujours gardé, et c'est le grand secret de son succès. Ce bon religieux travaillait sans relâche à propager la tempérance, et ceux qu'il retirait de la boisson de l'ivrognerie se joignaient aussitôt à ses disciples, on les voyait approcher avec modestie et édification de la Sainte table. Mais voyant que les moissons mûrirent, il partit pour en recueillir les fruits. D'abord il parcourut Cork et ses faux-bourgs; partout on eut en foule aidé de lui; on s'empressait d'écouter ses exhortations et on s'y soumettait; sa modeste étiquette pendue au cou des milliers et des milliers, c'était un gage d'honneur et de distinction; et ceux qui prenaient le symbole sacré devenaient plus heureux, plus riches, et plus considérés; partout les *hommes de Père Mathew* avaient la préférence dans les emplois et dans tous les travaux. Enfin le nom de l'apôtre de la Tempérance gagnait de ville en ville; et partout on attendait avec impatience sa venue. Ses succès furent connus dans les villes de Shannon, et quand il parvint à Limerick, la foule était si pressée, qu'il y eut plusieurs personnes étouffées à mort; il administra dans cette ville le *pledge* à plus de cinquante mille personnes. Le résultat en fut bien visible dans cette population, qui devint plus heureuse, plus riche, et obtint la confiance de ceux qui l'employaient. Il fut demandé dans presque tous les villes de l'Irlande; mais son plus grand triomphe fut d'arriver à Dublin; il arriva dans cette métropole en Mars 1840, il prêcha son premier sermon dans l'église métropolitaine devant un auditoire choisi, les protestans et les catholiques remplirent tous les bancs indifféremment.

Le lendemain des funérailles, il monta sur les degrés de pierres de ce temple majestueux d'une nation tombée, et là, comme un autre St. Paul, dans le temple de Minerve, il prêcha sa doctrine de la régénération. Dix mille personnes s'enrolèrent dès ce premier jour, sous sa bannière. Tous les journaux étaient en œuvre, et publiaient partout l'éloge de sa doctrine; toute la ville était en émoi, un enthousiasme sans pareil était peint sur tous les visages; tous les genoux ployaient et tout promettait à Dieu et à leur pays d'être tempérans pour toujours. Son triomphe était complet. Le Père Mathew était le grand apôtre de la Tempérance. Sa Sainteté Grégoire XVI, frappé de ses succès, lui envoya un bref de *commisnaire apostolique*, ce qui lui donnait juridiction dans toute l'Irlande, indépendamment des pouvoirs des évêques. Il a entrecouvert cinq millions et demi de tempérans, et très-peu ont reculé. Cet excellent prêtre connaissait l'organisation particulière de ses concitoyens, et leur amour pour la musique, ont soin de l'introduire dans toutes les sociétés de tempérance pour leur ôter l'idée de la taverne; aussi chaque division avait sa bande, et ne marchait que musique en tête; et les moments de récréation étaient employés à l'étude de l'ancienne musique irlandaise.

La philosophie ne pourra jamais expliquer comment une action entière s'est réveillée d'un état de torpeur et de distraction et a embrassé une nouvelle vie en entendant vibrer le mot *TEMPÉRANCE*. C'est vraiment un phénomène de notre siècle. Regardant la chose moralement, les églises s'enrichissent, et les autels sont entourés de millions de pénitens. Du côté de la littérature, on se sent réjoui, en voyant les connaissances que le peuple acquiert, surtout à la vue de 600,000 enfans qui fréquentent assidûment les écoles. Partout on a ouvert des chambres de lectures.

La presse irlandaise fait de vastes progrès. Les bons livres en prose et en vers, se multiplient presque à l'infini. Les hommes pensent, et se souviennent de ce qu'ils lisent; et les cellules de leur cerveau, tissé si délicat et si obscur par les noires fumées de l'alcool, les images rayonnantes sur ces tendres fibres ne sont plus effacées ni confondues par l'influence des boissons malfélicites. Considérant la tempérance du côté de la politique, l'Irlande viendra à prendre son rang parmi les nations. Le sergent anglais par le moyen de son rhum et de son whisky, enchaînait des cent mille Irlandais abrutis dans la Loisson; dès qu'un homme avait reçu la fatale poignée d'argent du rusé habit rouge, il se réveillait de son ivresse, déjà au milieu des mers, par ailleurs, faire briser la cervelle au profit de ses plus forcibles ennemis. Depuis ce moment jusqu'au moment qu'il bécota son corps sur le champ de bataille, il n'était pas un moment libre.

Nobstant cela; la nation irlandaise n'est pas partie à l'ivrognerie de sa nature, il n'y a pour ainsi dire que dans les ports de mer, que l'Irlandais s'enivre; dans l'intérieur du pays, on n'y fait pas une grande dépense de boisson. En Irlande il n'y a que deux millions et demi, on dépense plus de boisson qu'en France où il y a huit millions. Dans les anciens temps on se servait d'eau de miel, *mead hydromel*; les Danois ont ensuite introduit une espèce de bière faite de racines; ensuite pendant quelques siècles on a mêlé un peu de vin à l'hydromel. C'est en 1555 que le gouvernement a introduit pour la ruine de l'Irlande, la melasse et le rum de la Jamaïque exempts de tous droits. Le rum et le whisky sont devenus les maîtres des Irlandais des villes, pendant soixante dix ou quatre vingt ans; mais leur règne est passé, il faut l'espérer, pour toujours.

Le Père Mathew a toujours été sobre et frugal depuis sa plus grande jeunesse; ses habitudes ont toujours été vertueuses; aussi l'âge de cinquante cinq ans ou ne lui en aurait pas donné plus de trente; il ne s'est jamais mêlé de politique, quoiqu'il se soit toujours très vivement intéressé au bonheur de sa nation. Depuis le duc de Leinster jusqu'au plus humble paysan, tous sont ses disciples, et tous le respectent comme le plus grand des hommes, même ceux auxquels il a lui par son système de tempérance, entre autres ses deux frères, qui étaient de riches distillateurs dans le sud de l'Irlande. Leurs immenses basses, leurs distilleries, et tous leurs ustensiles ont été complètement anéantis.

Le Père Mathew a sacrifié tous ses revenus pour établir le *totalabstinence*, outre cela, il s'est endetté de 25,000 pour l'achat et la distribution de ses médailles; il a été obligé de vendre toutes ses propriétés privées, quoique son intention fût d'employer ses revenus à acheter de la belle église qu'il avait commencée dans sa paroisse. Cependant le public, quoiqu'un peu tard, est venu à son aide, et a fini par couvrir la dette de l'APÔTRE DE LA TEMPÉRANCE en Irlande.

Le *Local Mercury* nous apprend que le Rév. J. Watson, M. A. ministre de Long Wharton, Leicestershire, a été reçu dans le sein de l'Eglise catholique, à Rugby, par le Rév. Moses Turlong, prêtre catholique. Le nouveau converti est beau-frère du Rév. M. Barff, autrefois ministre de l'Eglise de la Ste. Trinité, Hull, et qui fait abjuration il y a environ un an. M. Barff demeure à présent à Preston, dans le Lancashire.

Polemique de quelques adversaires.

Lorsque, par sentiment et par devoir, j'ai vu est arrivé de dire à quel point nous déplorons le mouvement d'émigration qui opère la dépopulation graduelle du pays au profit d'un territoire étranger, nous n'avons été que l'écho de la pensée publique. Notre manière de voir était sans doute irrépréhensible aux yeux de nos adversaires sur ce chapitre, puisque nul d'entre eux n'a jugé qu'il fût désirable ou possible de la désavouer.

En obtenant d'eux cette blanche sur l'émigration de cette opinion, nous nous sommes cependant de tenir à la plus stricte impartialité à cet égard, en ouvrant indistinctement nos colonnes aux écrits que l'on nous présentait avec nom d'auteur sur les conditions avantageuses ou désavantageuses des terres à coloniser, et particulièrement de celles de Bourbonnais.

Nous avons fidèlement tenu parole. M. M. Chiniqny et Courjeault, dont nous avons publié sans hésitation les lettres dans les *Mélanges* (chose que nous renouvellerons à leur plaisir), tous deux favorables à l'établissement de Bourbonnais, ont communiqué avec nous avant de s'adresser à tout autre journal, et c'est à eux que nous pourrions en appeler de la vérité que nous soutenons, si le lecteur n'en avait la preuve par leurs lettres mêmes publiées dans celui-ci.

Mais, comme on le pense bien, ce n'était là que la moitié du devoir à exécuter; restait encore inévitablement à notre charge l'obligation de mettre au jour les révélations de faits ou les appréciations *contraires* aux données reçues de M. M. Chiniqny et Courjeault. L'occasion s'en est d'abord présentée pour nous le jour où le rédacteur de cette feuille recevant un extrait de la lettre émanée de Mgr. de Chicago, l'inséra dans les *Mélanges* en même temps qu'il y donnait insertion à celle de M. Courjeault. Cette double publication, nous l'avons déjà dit, remonte au 12 décembre 1851.

Il y a peu de temps, un écrivain s'adressant à nous s'est d'ou à *Moultre Canadien*, insinuant que nous nous opposons, pour des motifs *intéressés*, à la colonisation de Bourbonnais par nos compatriotes, qu'il invite à s'y fier.

En nous réservant de rappeler tout-à-l'heure l'injustice d'un autre reproche que nous avait adressé ce correspondant anonyme, nous dirons seulement ici que nous nous étions un peu de celui-là. Les *Mélanges* intéressés *seuls*, on représentait une *classe intéressée* à combattre l'émigration canadienne! L'émigration était réellement singulière. Pour un intérêt d'ailleurs, qui embrasse la population tout entière, quel mal à nous, quel mal à toute autre classe que celle des journalistes, d'entretenir cet intérêt et de le faire valoir? L'écrivain entendait-il faire allusion aux intérêts *individuels* de ceux qui résistent à l'émigration et s'efforcent de la décourager autant que possible? En ce cas, l'allusion est encore malheureuse, car enfin on est le mal dans un intérêt qui va de pair avec l'intérêt public? Ne pourrions-nous pas aussi bien répondre à cet accusateur irréfléchi qui nous reproche des motifs intéressés, que sa participation toute gratuite à la tâche *colonisatrice* de faire abandonner aux Canadiens-Français leur patrie, n'est pas d'un intérêt plus légitime que le devoir pour nous de les y retenir?

Si l'accusateur eût cependant voulu être précis, s'il eût pu l'être, il se serait épargné cette attaque inconvenante et sans base à nos motifs, il eût dit en quoi consistaient ces motifs particuliers qu'il nous attribuait, et que nous répudions, quels qu'ils puissent être dans la conception qu'il s'est faite. Incriminer les motifs au lieu de juger les opinions, ce n'est pas chose nouvelle dans notre journalisme; nous trouvons même en y regardant un peu, qu'il n'est pas étonnant que dans la classe des correspondants, surtout dans la catégorie des anonymes, il se trouve de ces copistes fidèles de ce travers de quelques-uns de nos journalistes qui vont rarement chez leurs adversaires des intentions allant à l'exécution pureté de leurs propres motifs. C'en est assez sur cette manière dont chacun est en état d'apprécier le ridicule.

Nous désirons car nous en avons le droit, que cette protestation expresse de notre part contre

l'imputation banale de motifs intéressés, fasse comprendre à nos adversaires, ainsi qu'à nous, en attendant qu'ils aient prouvé quelque chose à ce sujet, garder le terrain de la plus entière impartialité sur la question de Bourbonnais et de la même impartialité dont nous n'avons pas cessé de fournir la preuve.

Ceci bien entendu, nous revenons au seul différend à vidr désormais entre les adversaires et nous: "l'altération de l'écrit même l'écrit de Mgr. de Chicago," dont nous avons dit qu'un extrait fut inséré dans les *Mélanges* du 12 décembre.

Le lecteur, après les reproches légitimes que nous avons adressés à ce sujet à nos adversaires, après le défi que nous leur avons publiquement porté, se demandera peut-être: "Celle question n'est-elle donc pas jugée?" Nous prévoyons cette surprise; elle est fort concevable. Mais, en effet, la question n'est point jugée pour ceux qui, en condamnant trop tôt, ont témoigné par là de leur incertitude à l'endroit du bien jugé. Quand des écrivains s'accrochent avec tant de faveur le surloup qui accuse, comment seront-ils plus équitables à l'égard des preuves qui absolvent-ils?

Mais qu'avons-nous besoin de signaler l'entêtement du journal qui nous rend cette justice, lorsque nous le voyons apprécier lui-même pleinement la position qu'il occupe par les injures que sa logique particulière l'oblige de nous gratifier dans son numéro d'hier?

Nous serons plus francs que lui; nous ne lui dirons pas que "nous n'avons, mais cru à la possibilité d'avoir justice;" de ses rédacteurs; au contraire, jusqu'au jour où les preuves *contraires* nous sont arrivées, jusqu'au jour où nous l'avons vu dénaturer nos motifs à son sujet et tromper comme à plaisir ses lecteurs sur nos écrits, nous avons cru à cette "possibilité" annoncée d'ailleurs par le magnifique *prospectus* qui nous avait représenté ces messieurs traitant leurs adversaires avec un noble "sentiment de défiance exempt de passion!"

Encore un mot donc aux rédacteurs sur l'injustice (terme fort modéré) de leur dernier article.

D'abord, ils dénaturent les positions. Parce que le correspondant anonyme du *Moultre* insinuaient cette contrepartie d'une lettre, il ne s'ensuivait pas que vous eussiez le droit de voir là un fait prouvé. Nous vous répétons que ce procédé n'était ni équitable, ni logique; il n'était pas équitable parce que vous déniez à la légère la culpabilité, d'une assertion fort équivoque en elle-même, sans autre responsabilité, et qui pouvait bien être calomnieuse; il n'était pas logique, car, outre qu'il était indirect (notamment votre jugement sur un autre article) l'assertion n'émoussait ni d'un accusateur connu, ni de Mgr. de Chicago, vous saviez qu'elle ne se prouvait pas d'elle-même; vous saviez également que votre silence ne dispensait sûrement pas l'accusateur en sous-ordre de la preuve de son assertion, que nous en avions certainement le droit de dénigrer.

Un exemple vous convaincra mieux encore. Il n'y a qu'un petit nombre de jours, vous reprochiez à la *Minerve* d'avoir condamné "avant que son procès lui eût été fait" un employé du conseil de ville, menacé d'immolation de son emploi. Pour ne parler que de votre principe en ce cas, il était plausible s'il en fut jamais. Cependant, lorsque vous proclamiez ce principe, votre procès "ne nous avait pas été fait" et vous nous condamniez; ignorez-vous que nous devions en aimer l'application pour nous autant que vous la désiriez pour M. Blanchet?

De journaliste à journaliste, permettez-nous de vous le redire, on doit agir différemment. Quoi! vous en croyez sur parole le correspondant anonyme d'une autre feuille, vous l'approuvez pleinement sans qu'il vous soit possible de nous révéler son nom, son besoin, sans que vous puissiez, au besoin, offrir la modeste preuve quant à son origine! De quel droit prétendez-vous donc être si bien informé?

"Mais, dites-vous, nous avions la parole d'un confrère qui connaît son correspondant comme (pour?) un homme honorable." Soit de la parole du confrère. Mais croyez-vous bien qu'un journaliste ait le droit, s'il en a la pré-

lète et se renversa en arrière en formant les yeux.

—Vous souffrez, monsieur De Savernay? s'écria la princesse en s'élançant vers lui.

—Pardou, murmura Arthur; je suis hon-

teux... ce n'est rien... une faiblesse momentanée... j'ai perdu beaucoup de sang... etc.

—Tenez, répondez ce s'il vous plaît; les sels qu'il contient vous feront beaucoup de bien.

—Merci, madame, merci... je ne sais ce qui m'a pris, c'est comme un vertige... Vous voyez, je me sens tout à fait bien... combien vous me demandez pardon!

—Monsieur De Savernay, je vous en prie, restez quelques jours sans revenir; vous êtes faible... très-faible encore... pour votre entier établissement vous avez besoin de repos.

Arthur la regarda avec une expression de triste inquiétude.

—Vous ne me défendez pas de revenir? reprit-il d'une voix presque suppliante.

Olympia ne parut pas comprendre tout ce qu'il y avait de prières dans ce peu de mots et elle répondit:

—Monsieur De Savernay sera toujours le bien venu et le bien accueilli dans la maison de la princesse Palliani.

—Merci, dit Arthur, qui s'était levé.

Il venait de prendre son chapeau.

Olympia le regardait; elle était immobile.

—Par un mouvement nerveux, elle secoua la tête, et s'approchant du jeune homme, elle lui prit gracieusement la main sur l'épaule.

—Monsieur De Savernay, reprit-elle, ce que

je vous ai dit tout à l'heure vous a paru... étrange, incompréhensible... Et vous avez raison... c'était un cri... un sanglot peut-être... échappé malgré moi de ma poitrine... Je m'interroge et je ne me comprends pas moi-même; aussi je vous le répète, jamais, oh! non jamais, je ne vous parlerai comme je l'ai fait aujourd'hui... Ne me parlez pas de ce que je vous ai dit... de ce que vous avez entendu...

—Et, sans prononcer un mot de plus, sans regarder Arthur qui l'écoutait avec un stupéfaction croissante, elle prit une fleur qu'elle détacha de sa tige et se mit à en déchirer les corolles avec les dents, pendant qu'elle laissait tomber à ses pieds les feuilles vertes.

—Je n'aime les fleurs, dit-elle, que pour m'amuser à les semer autour de moi.

Certes, si quelqu'un fût entré il n'eût pu deviner que la voix de celle qui parlait ainsi, était tout à l'heure tremblante d'émotion. Les éclairs en passant dans le ciel laissent-ils leurs traces?

Arthur la regardait et se demandait si c'était une femme ou une vision. Il fit resté resté longtemps ainsi, mais la pendule qui sonna quatre coups le rendit à lui-même. Adieu, madame la princesse, dit-il en s'inclinant.

—Adieu, monsieur De Savernay, répondit Olympia avec le plus gracieux sourire.

—La princesse Olympia était seule depuis quelques instants, et cependant, elle n'avait pas encore fait un seul mouvement. Seulement elle continuait à semer le lapis de son boudoir de fleurs déchirées.

Elle leva la tête et se regarda à une glace qui était devant elle:

—Comme je suis pâle! murmura-t-elle entre ses dents... Elle ajouta:

—Qu'il ne revienne plus! Je ne veux plus le voir! Qu'une autre déchire ce jeune cœur crédule et confiant; qu'une autre le foule aux pieds, puisqu'ils doivent être déchirés et foulés aux pieds!

Presque aussitôt on frappa fort discrètement deux petits coups à la porte du boudoir.

La princesse se retourna avec le mouvement brusque d'une panthère.

—Qui est là? dit-elle.

—Deux amis, répondit une voix; Faustina et DeLefroy.

—Entrez.

La porte s'ouvrit.

—Nous craignons, dit DeLefroy qui entra, d'interrompre cet entretien.

La princesse ne répondit pas; mais l'expression ironiquement souriante de son visage parlait plus que ne l'eussent fait ses paroles.

Faustina s'approcha d'elle:

—Sachez-vous, Olympia, que vous paraissiez tout émue.

—Eh! de quoi?

—C'est la question que j'allais vous faire. Je gage que votre petit chevalier de la chaudière aurait contrarié votre calme habituel.

—Mon chevalier est un charmant jeune homme, dit Olympia; il a du cœur.

—Je croyais, ajouta Faustina d'une voix railleuse, que vous n'aimiez pas qu'on en eût.

—C'est selon l'enveloppe sous laquelle il se

trouve, répondit dédaigneusement l'italienne.

—Voyons, parlons un peu d'affaires, dit DeLefroy en s'adressant à Olympia. On nous a renseigné sur le mariage de Savernay, car il est marquis. Il a l'esprit exalté, la tête chaude; ce serait pour notre cause un puissant appui et une victoire d'amour propre, égale aux plus hauts faits de l'antiquité.

—Vraiment! dit la princesse.

—Attendez le donc dans vos flirts, et il ne pourra s'en échapper.

—Tenez Faustina, dit la princesse d'une voix grave, tenez DeLefroy, écoutez-moi tous deux; je vous bien vous étonner; je n'aime pas ce jeune homme, car je ne puis, je ne veux pas aimer; mais je ne puis non plus oublier que, sans me connaître, lorsque vous tous vous vous occupiez de votre sœur personne, il a pris généreusement ma défense contre un de ses camarades; et que le lendemain, pour moi, pour moi, une étrange chose! il a exposé sa vie et sa poitrine a été déchirée par la lame d'une épée.

—Allons donc! interrompit DeLefroy, c'est lui avoir rendu service; il s'est battu pour quelque chose au lieu de se battre pour rien, comme nous le faisons tous.

—Oh! fit Olympia; ne m'arrachez pas la seule émotion douce et bonne que j'aie ressentie depuis bien longtemps! ne m'ôtez pas ce sentiment, inconnu, respectable que la vue de ce jeune homme, si pâle, si malade encore, a fait naître en moi! Je vous le répète, je ne l'aime pas, mais je lui suis reconnaiss-

sante de ce qu'il a fait pour moi et de ce que j'éprouve pour lui.

Faustina et DeLefroy, certainement aussi étonnés qu'elle avait pu l'être elle-même, s'élevèrent sans l'interrompre.

Elle continua en donnant à mesure qu'elle parlait, plus d'expression, plus de sonorité à sa voix.

—Et, pour prix de son généreux dévouement, pour prix du sang qu'il a versé, je l'aurais traité comme je lui ferais croire à un sentiment qui ne peut exister, à un sentiment que vous haïssez! Car, vous le savez bien, vous autres qui me connaissez, je ne puis plus aimer... je n'ai plus de cœur... je n'ai plus de cœur!

—Oh! s'écria-t-elle avec une désolation furieuse, je vous dis, à vous: une femme dont on a mutilé le cœur et l'âme à ce point qu'elle soit devenue plus froide que le marbre d'une statue, plus insensible qu'un morceau de granite, cette femme est un monstre hideux, une vipère dont la morsure est mortelle... cette femme, c'est le poison! c'est le meurtre! c'est l'assassinat! Mais le poison qui se cache sous le sourire, l'assassinat qui se cache sous l'apparence de la séduction!

—Oh! celui-là aura raison; cent fois raison! Oh! celui-là sera bien inspiré, qui lui bousillera la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi! c'est moi Olympia, moi la princesse Palliani, moi la chassée de Florence!

—Oh! moi! moi!

Elle se frappait la poitrine de ses deux mains.

(A continuer.)

Plusieurs de la première et de la deuxième avant-garde sont réparés.

Des ennemis venus de Paris ont soufflé la division. Plusieurs se sont très-mal conduits envers moi.

Beaucoup des deux premiers grands départs sont devenus ennemis, et se sont séparés à cause des mauvais vivres, des matelas, des couvertures pendant le voyage.

J'ai donné deux cents francs à chacun de ceux qui ont voulu se séparer.

Je me suis trouvé dans un enfer; mais j'ai et j'aurai le courage nécessaire.

A la bonne heure, cette fois, tout le monde se portait bien généralement. Mais quoi! après six ans de prédication, après les épreuves les plus longues, une centaine d'individus, bien catéchisés, bien disciplinés, partent, et à peine arrivés, voici que plusieurs, c'est-à-dire beaucoup, en style biblique, sont déjà repartis. Voici que la division est semée, que beaucoup des deux premiers grands départs sont devenus ennemis en route. Voici, à lamentable détail, que quelques uns se sont très-mal conduits envers le pontife. Voici qu'il se trouve dans un enfer. Voici que sa bourse est obligée de s'ouvrir pour donner deux cents francs aux traités, aux séparatistes, rest-à-lire pour leur rendre le cinquantième des mille francs qu'ils ont bel et bien versés pour partir de France.

En vérité, pontife, je ne puis que vous plaindre.

Mais il y en a d'autres que je plains encore davantage: ce sont ceux que vous avez illustrés, dupés de vos folles rêveries, entraînés dans un pays de chimères et que vous ne connaissez seulement pas! Car ces hommes étaient d'honnêtes travailleurs, de solides ouvriers. Ils ne demandaient pas la faimantaise, mais l'emploi de leurs bons et vigoureux bras; et voici comment ils ont été traités, voici comment, au temps de sa plus grande splendeur, la glorieuse lentie nourrissait ses habitants: "Nous n'avons plus de farine," écrit un Icarien demeuré fidèle; "notre pharmacie n'en a que le nom. Le docteur lui-même est malade. La grande majorité de nos hommes est en convalescence, mais aucun d'eux n'est parfaitement rétabli. Nous n'avons encore rien de défriché; nos trente-trois cabanes sont inhabitables, tant à cause de leur éloignement, que de leur mauvaise construction. Nous n'avons que quatre hangars et une maison à l'américaine au centre, pour loger les plus malades, et les autres habitent les hangars, qui ne sont pas assez vastes pour garantir de la pluie, qui, dans ce pays, tombe toujours par rafales.

"Attente lettre de notre cher père Cabel ne vient nous consoler dans notre solitude."

(A continuer.)

Plusieurs de la première et de la deuxième avant-garde sont réparés.

Des ennemis venus de Paris ont soufflé la division. Plusieurs se sont très-mal conduits envers moi.

Beaucoup des deux premiers grands départs sont devenus ennemis, et se sont séparés à cause des mauvais vivres, des matelas, des couvertures pendant le voyage.

J'ai donné deux cents francs à chacun de ceux qui ont voulu se séparer.

Je me suis trouvé dans un enfer; mais j'ai et j'aurai le courage nécessaire.

A la bonne heure, cette fois, tout le monde se portait bien généralement. Mais quoi! après six ans de prédication, après les épreuves les plus longues, une centaine d'individus, bien catéchisés, bien disciplinés, partent, et à peine arrivés, voici que plusieurs, c'est-à-dire beaucoup, en style biblique, sont déjà repartis. Voici que la division est semée, que beaucoup des deux premiers grands départs sont devenus ennemis en route. Voici, à lamentable détail, que quelques uns se sont très-mal conduits envers le pontife. Voici qu'il se trouve dans un enfer. Voici que sa bourse est obligée de s'ouvrir pour donner deux cents francs aux traités, aux séparatistes, rest-à-lire pour leur rendre le cinquantième des mille francs qu'ils ont bel et bien versés pour partir de France.

En vérité, pontife, je ne puis que vous plaindre.

Mais il y en a d'autres que je plains encore davantage: ce sont ceux que vous avez illustrés, dupés de vos folles rêveries, entraînés dans un pays de chimères et que vous ne connaissez seulement pas! Car ces hommes étaient d'honnêtes travailleurs, de solides ouvriers. Ils ne demandaient pas la faimantaise, mais l'emploi de leurs bons et vigoureux bras; et voici comment ils ont été traités, voici comment, au temps de sa plus grande splendeur, la glorieuse lentie nourrissait ses habitants: "Nous n'avons plus de farine," écrit un Icarien demeuré fidèle; "notre pharmacie n'en a que le nom. Le docteur lui-même est malade. La grande majorité de nos hommes est en convalescence, mais aucun d'eux n'est parfaitement rétabli. Nous n'avons encore rien de défriché; nos trente-trois cabanes sont inhabitables, tant à cause de leur éloignement, que de leur mauvaise construction. Nous n'avons que quatre hangars et une maison à l'américaine au centre, pour loger les plus malades, et les autres habitent les hangars, qui ne sont pas assez vastes pour garantir de la pluie, qui, dans ce pays, tombe toujours par rafales.

"Attente lettre de notre cher père Cabel ne vient nous consoler dans notre solitude."

(A continuer.)

Plusieurs de la première et de la deuxième avant-garde sont réparés.

Des ennemis venus de Paris ont soufflé la division. Plusieurs se sont très-mal conduits envers moi.

Beaucoup des deux premiers grands départs sont devenus ennemis, et se sont séparés à cause des mauvais vivres, des matelas, des couvertures pendant le voyage.

J'ai donné deux cents francs à chacun de ceux qui ont voulu se séparer.

Je me suis trouvé dans un enfer; mais j'ai et j'aurai le courage nécessaire.

A la bonne heure, cette fois, tout le monde se portait bien généralement. Mais quoi! après six ans de prédication, après les épreuves les plus longues, une centaine d'individus, bien catéchisés, bien disciplinés, partent, et à peine arrivés, voici que plusieurs, c'est-à-dire beaucoup, en style biblique, sont déjà repartis. Voici que la division est semée, que beaucoup des deux premiers grands départs sont devenus ennemis en route. Voici, à lamentable détail, que quelques uns se sont très-mal conduits envers le pontife. Voici qu'il se trouve dans un enfer. Voici que sa bourse est obligée de s'ouvrir pour donner deux cents francs aux traités, aux séparatistes, rest-à-lire pour leur rendre le cinquantième des mille francs qu'ils ont bel et bien versés pour partir de France.

En vérité, pontife, je ne puis que vous plaindre.

Mais il y en a d'autres que je plains encore davantage: ce sont ceux que vous avez illustrés, dupés de vos folles rêveries, entraînés dans un pays de chimères et que vous ne connaissez seulement pas! Car ces hommes étaient d'honnêtes travailleurs, de solides ouvriers. Ils ne demandaient pas la faimantaise, mais l'emploi de leurs bons et vigoureux bras; et voici comment ils ont été traités, voici comment, au temps de sa plus grande splendeur, la glorieuse lentie nourrissait ses habitants: "Nous n'avons plus de farine," écrit un Icarien demeuré fidèle; "notre pharmacie n'en a que le nom. Le docteur lui-même est malade. La grande majorité de nos hommes est en convalescence, mais aucun d'eux n'est parfaitement rétabli. Nous n'avons encore rien de défriché; nos trente-trois cabanes sont inhabitables, tant à cause de leur éloignement, que de leur mauvaise construction. Nous n'avons que quatre hangars et une maison à l'américaine au centre, pour loger les plus malades, et les autres habitent les hangars, qui ne sont pas assez vastes pour garantir de la pluie, qui, dans ce pays, tombe toujours par rafales.

"Attente lettre de notre cher père Cabel ne vient nous consoler dans notre solitude."

(A continuer.)

PEINTURES, HUILES, ETC.

Le soussigné offre ses plus sincères remerciements à ses amis et au public en général et à l'honneur de les informer qu'il a ouvert un magasin au no. 97, rue St. Paul où il tiendra constamment un assortiment général des meilleures PEINTURES, HUILES, BROSES ET PINCEAUX, aux plus bas prix, et il espère par sa ponctualité mériter l'encouragement de ses compatriotes et amis.

Tous ordres pour ouvrages seront reçus au No. 97, rue St. Paul, ou au No. 16, rue de l'Inspection, faubourg des Récollets, et exécutés dans le plus court délai.

MICHEL MOSE

GUIDE DE L'INSTITUTEUR.

2EME EDITION.

TABLE DES MATIERES QU'ON Y TRAITTE:

La lecture, l'écriture, la grammaire, la sphère armillaire, la géographie, l'usage des globes, les courants de la mer, l'arithmétique, le mesurage, la tenue des livres, formules de reçu, etc., une table d'intérêt à 6 pour 100, le dessin linéaire, la géométrie, la levée des plans, la trigonométrie, un traité d'agriculture adapté à notre climat, et une liste de barbarismes ou solécismes de la langue française.

Ce volume contient près de 300 pages. Le papier est d'une excellente qualité, et l'impression très-soignée. La reliure est des plus soignées, et pourra durer longtemps. Cet ouvrage sera exposé en vente vers le PREMIER D'AOUT prochain.

Ce livre est spécialement dédié à l'usage des ECOLES ELEMENTAIRES, et peut servir avec un grand avantage à MM. LES INSTITUTEURS qui désirent se préparer à subir leur examen devant les bureaux des examinateurs.

LE PRIX SERA AUSSI RÉDUIT QU'IL POSSIBLE.

P. GENDRON, Imprimeur, No. 29, rue St. Gabriel. Montréal, 5 Août, 1851.

JOSEPH T. DORVAL, MAITRE-MENUISIER.

ATELIER, à la 4e. maison de l'encouragement Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la rue des ALÉMANDS, entreprend toute ESPECE D'OUVRAGE dans cette ligne, à court avis, à des termes raisonnables, et en s'efforçant toujours d'exécuter les commandes qu'il reçoit de manière à satisfaire les personnes qui lui accordent l'honneur de leur pratique.

Montréal, 23 septembre 1851.

COLLEGE JOLIETTE.

Le Cours d'Etudes de cet établissement se divise ainsi qu'il suit:

1ère. Année.—Eléments des deux langues; (Anglais et Français).—Arithmétique.—Histoire sainte.—Histoire ancienne.—Géographie.

2me. Année.—Syntaxe des deux langues.—Arithmétique et premières notions d'Algèbre, de Géométrie et de Dessin linéaire.—Histoire du Canada.—Histoire Romaine (en Anglais).—Géographie.—Principes fondamentaux d'Agriculture et de Botanique.—Style épistolaire et compositions dans les deux langues.

3me. Année.—Belles-Lettres et Rhetorique.—Algèbre et Géométrie.—Tenues des livres.—Histoire de France par la méthode analytique.—Histoire d'Angleterre (en Anglais).—Etude de la constitution du pays.—Compositions et discours dans les deux langues.

4me. Année.—Physique, Chimie appliquée aux arts etc. Géométrie pratique.—Mécanique.—Astronomie.—Le cours de latin s'ouvre dans la quatrième année pour ceux qui désirent l'apprendre.—Compositions et Discours etc.

5me. Année.—Philosophie (Logique, Métaphysique, Morale).—Architecture.—Economie politique.—Cours de latin continué.—Compositions et discours etc.

6me. Année.—Cours latin.—Compositions et discours etc.

Une fois par semaine, il y aura des séances académiques, pour former les élèves au débit, à la diction et à l'expérience nous a déjà appris que c'est un bon moyen de former la jeunesse dans l'art oratoire.

La musique et le dessin seront enseignés à ceux qui le désireront.

CONDITIONS PAR AN. Enseignement et logement. 3 0 0 Piano. 3 0 0 Les autres instruments. 1 10 0 Dessin. 0 5 0 Abonnement à la bibliothèque. 0 2 0 CHAMPAGNEUR, Ptre.

DEPARTS DE LIVERPOOL

Steamers Anglais de la Mail Ovale

Tels que fixés par l'AMIRAUTÉ, pour 1851.

Ces steamers qui font le service entre Liverpool et New-York, ne toucheront pas à Halifax, ceux venant à Boston, y toucheront pour débarquer et prendre les malades et les passagers:—

Départ de Liverpool arrivent à Montréal les 5 juillet. 22 Boston. 23 New-York. 24 19 Boston. 5 août 20 New-York. 11 21 Boston. 19 22 New-York. 25 9 Boston. 2 septembre 16 New-York. 15 30 Boston. 8 6 sept. 22 Boston. 30 13 New-York. 6 octobre 27 Boston. 14 4 octobre 20 Boston. 25 18 Boston. 4 novembre 25 Boston. 11 1 nov. 17 Boston. 25 8 New-York. 1 décembre 5 Boston. 25 12 New-York. 9 29 Boston. 15 26 déc. 23 Boston. 23 20 Boston. 5 janv. 1852.

Durant l'hiver, le service des malles se fera chaque semaine comme en été, deux steamers américains partiront alternativement tous les 15 jours. Les départs d'Angleterre ont lieu tous les samedis, et des Etats-Unis tous les mercredi.

LOUIS RICARD, AVOCAT: RUE ST. VINCENT, NO. 5. Porte voisine de M. Louis Perrault. Montréal, le 17 octobre 1851.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Soussigné vient de recevoir directement de France par le navire FIDÉLITÉ venant de Bordeaux, une superbe collection de LIVRES DE PRIERES, de DÉVOTION et d'HISTOIRE, avec une variété très-étendue d'IMAGES et GRAVURES de tous prix et pour tous les goûts.

Il invite Messrs. les Curés, Marchands, Instituteurs, et le public en général à visiter son établissement. Ils y trouveront un bon choix de livres pour les Bibliothèques, pour les récompenses et pour les besoins ordinaires des familles.

Papeterie de toute espèce, tapisserie, chapeliers, médailles, croix, parterrie, etc. et une foule d'autres articles qu'il serait trop long d'énumérer.

J. BRX. ROLLAND. Montréal, 20 Mai, 1851.

ATTENTION

Livres de Prieres nouvellement arrivés de France.

Le Soussigné très-reconnaissant du grand encouragement que les MM. du Clergé et le Public en général lui ont accordé jusqu'à ce jour, profite au sujet de cette même occasion pour leur annoncer qu'il vient de recevoir sa collection de LIVRES DE PRIERES, richement reliés et faits dans les meilleurs goûts de France,

Paroissien Romain, Imitation de Jésus-Christ, Journée du Chrétien, Vie dévote, Livre de Vie, Heures choisies, A Marie gloire et pour Ste. Communion, etc.

Aussi un très-grand assortiment de: Chapeliers, Médailles, Petites statues de la Ste. Vierge, en argent, Statues en Porcelaine, du Bon-Pasteur, de la Ste. Vierge, de St. Joseph, de l'ange Gardien de puis un pouce de hauteur jusqu'à neuf.

Une très-grande collection d'IMAGES, au dentelle et en feuille, colorées, maintenant à la disposition des acheteurs, et le tout soigneusement choisi par lui-même à Paris, et vendu à des PRIX TRES-MODERES.

J. M. LAMOTHE, Libraire. Montréal, 20 Mai, 1851.

AVIS AUX ORGANISTES.

Le Soussigné qui a touché l'orgue pendant 25 ans à la Cathédrale de Québec, a arrangé EN MUSIQUE tout ce qui se joue et se chante en fait de PLAIN CHANT dans nos Eglises. S'adresser à Québec à FRANÇOIS LÉCUYER, Organiste.

AUX INSTITUTEURS.

On a besoin dans la PAROISSE ST. PATRICK OWNERSHIP DE SHERBORN, d'un ou de deux INSTITUTEURS CATHOLIQUES, bien qualifiés, et sachant le FRANÇAIS et l'ANGLAIS, pour des ECOLES ELEMENTAIRES.

S'adresser au Missionnaire du lieu Montréal, 13 Juillet 1851.



On imprime à cet établissement: LIVRES, ADRESSES, CARTES DE VISITE, INVITATIONS, CIRCULAIRES, ET JOBS DE TOUTE ESPECE.

Le tout est exécuté sur bon papier, avec caractères neufs et dans le meilleur goût.

Tous les ouvrages demandés seront livrés à l'heure convenue et à des prix TRES-MODERES.

S'adresser à l'IMPRIMERIE des Melanges Religieux. Montréal le 25 février 1851.

LIVRES NOUVEAUX

LE TRIOMPHE DE L'EVANGILE, ou mémoire d'un homme du monde revenu des erreurs du pharisaïsme moderne; traduit de l'Espagnol par J. F. A. Buiyard Des Echelles, 1 gros vol. 8°.

GALEA, Manuel des Confesseurs, composé 1o. du Préface sanctifié pour l'administration charitable et discrète du sacrement de pénitence; 2o. de la pratique des Confesseurs de St.-Liguori, 3o. des avertissements aux Confesseurs et du traité de la confession-générale de B. Léonard de Port Maurice, 4o. des Instructions de St.-Charles aux Confesseurs, 5o. des avis de St.-François de Sales aux Confesseurs, 6o. des conseils de St.-Philippe de Néri, 7o. des avis de St.-François Xavier aux Confesseurs, 1 vol. 8°.

EXAMEN RAISONNE ou décisions Théologiques sur les devoirs et les péchés des diverses professions de la Société 2 vols. 8°.

EXAMEN RAISONNE ou décisions Théologiques sur les Commandements de Dieu et de l'Eglise et les péchés Capitaux, 2 vols. 8°.

HISTOIRE DE ST.-IGNACE DE LOYOLA et de la Compagnie de Jésus, d'après les Monuments Originels, par le R. P. Daniel Bartoli, Jésuite, 2 vols. 8°.

En vente chez E. R. FABRE & Cie., Rue St.-Vincent, No. 3. 6 Fév. 1852.

CHAPEAUX FRANÇAIS.

Les Soussignés ont l'honneur d'annoncer qu'ils viennent d'ouvrir quelques caisses de CHAPEAUX DE SOIE, de qualité, pour MM. du Clergé, prix 25s.

E. R. FABRE & Cie. Montréal 26 Mars 1851.

LIBRAIRIE ET RELIURE.

Coût des Rues Notre-Dame et St. Vincent.

Le Soussigné offre ses plus sincères remerciements aux MM. du Clergé et au public en général pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu, et profite de cette occasion pour solliciter de nouveau ce même patronage.

Il tient en mains un bon assortiment de livres d'Eglise, richement reliés en velours, agrafés, aux coins dorés, et une grande variété d'autres livres gautrés, dorés sur tranche,

TELS QUE Formulaire de prières Paroissien Romain Journée de Jésus-Christ Pensez-y-bien Paroissien des Demeiselles Visites au St. Sacrement Mois de Marie Mois de St. Joseph

Angé Conducteur Journée du Chrétien Pensez-y-bien Paroissien des Demeiselles Visites de la Ste. Vierge Mois de Marie Images grandes et petites.

Aussi tous les livres en usagedans les Ecoles Chrétiennes, papier, plumes, encre, cire, oublies, crayons, ardoises, etc. Le tout à très-bas prix. Z. CHAPELEAU. Montréal, 27 décembre 1850.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE DU CANADA.

(Canada Life Assurance Company.) INCORPORÉE PAR ACTE DU PARLEMENT. CAPITAL—£10,000.

BUREAU PRINCIPAL, HAMILTON. HUGH C. BAKER, PRESIDENT. JOHN YOUNG, Ecr., VICE-PRESIDENT. Et Dix-huit Directeurs. THOMAS M. SIMONS, Ecr., Secrétaire.

Bureau, Local, Montréal. L'HON. JOSEPH BOURRET, Président. JOHN G. MACKENZIE, Ecr., Vice-Président.

Directeurs. WILLIAM WORKMAN, Ecr. WILLIAM LYMAN, Ecr. G. E. CARTIER, Ecr., M. P. P. HEW RAMSAY, Ecr., Gérant.

Conseiller Légal.—L'Hon. L. T. DRUMMOND, Sous-secrétaire-Général. Arbitre Médical.—ARCHIBALD HALL, M. D. Secrétaire.—THOMAS RAMSAY, Ecr.

Québec.—Agent.—H. W. WELCH, Ecr. Arbitre Médical.—Le Dr. MORIN.

GERANTS DANS LE BAS-CANADA. Sorci.—R. Harrover, Ecr. Melbourne.—Thos. Tait, Ecr. St. Andrews.—Frank Fairbank, Ecr. St. John's.—Charles Pierce Ecr. Trois-Rivières.—John Robertson, Ecr. Huntingdon.—R. B. So. Hawksbury.—Georges Hamilton, Ecr. Stanstead.—F. Judd, Ecr. Dunham.—Wm. Baker, Ecr. Sherbrooke.—Wm. Ritchie, Ecr.

En sus des divers avantages qu'offrent les autres Compagnies, les directeurs de cette Compagnie, plaçant les primes dans la province à un taux d'intérêt composé bien au-dessus de celui qu'on peut obtenir dans la Grande-Bretagne, se trouvent en état de promettre une réduction très-considérable du coût, en garantissant des assurances, des survivances et des dotations pour un moindre paiement annuel ou une moindre prime annuelle, accordant des ANNUITÉS augmentées soit immédiatement, soit différées, pour toute somme placée entre leurs mains.

Il se peuvent aussi mentionner la position locale de la Compagnie comme étant d'une importance particulière à ceux qui veulent faire effectuer des assurances, attendu que cette position permet aux assurés d'exercer un contrôle sur la Compagnie, et facilite l'acceptation de risque sur ses individus sains, ainsi que le prompt règlement des réclamations.

Les assurances peuvent s'effectuer, avec ou sans participation aux profits de la Compagnie; les primes peuvent se payer par versements semi-annuels ou trimestriels; et le système de demi-crédit ayant été adopté par le Bureau, on fera crédit pour une moitié des SEPT premières primes, sans autre garantie que la Police.

PRIME ANNUELLE POUR ASSURER £100, TOUTE LA DURÉE DE LA VIE.

Table with 4 columns: Age, Avec les profits, Sans les profits, Demi-Crédit.

On trouvera, en les comptant, que les taux ci-dessus d'assurance sur la vie, sans participation, et demi-crédit, sont plus bas que les tarifs similaires d'aucun autre Bureau qui offre maintenant d'assurer en Canada, tandis que les assurés avec participation auront part aux trois quarts de tous les profits de cette branche des affaires de la Compagnie.

Prime annuelle pour assurer le paiement de £100, soit en cas que l'assuré meure avant d'atteindre un âge spécifié, soit lorsqu'il atteindra cet âge:

Table with 4 columns: AGE A ATTENDRE, 50, 55, 60, 65.

Le Bureau, à Montréal, est au No. 27, rue St. François-Xavier. On peut y obtenir du Secrétaire, Thomas Ramsay, Gérant, des tarifs, prospectus, formules de demande, et tous autres renseignements relatifs au système de la Compagnie, ou à la pratique des assurances sur la vie. Montréal, 5 Mars 1851.

LACOSTE ET LATOUR, NOTAIRES

Et Agents d'affaires de quelque nature que ce soit, pour réclamations et requêtes, tant auprès du gouvernement qu'auprès de quelques personnes que ce soit dans le Haut et dans le Bas-Canada.

Etudié N° 1, rue St.-Dominique, porte voisine de M. M. Latour et Berthelot, avocats. Montréal, 18 novembre 1851.

BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES.

Les Soussignés ont l'honneur d'annoncer aux MM. du Clergé et à toutes les personnes qui s'intéressent à la fondation des BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES, qu'ils ont maintenant en vente un assortiment considérable de livres, publiés avec approbation de plusieurs Archevêques de France et bien propres à répandre le goût de la lecture dans les campagnes. Les collections suivantes sont surtout dignes de leur attention; Bibliothèque de la jeunesse, format 18°, cartonné, 100 volumes dans la collection pour £3 0 0;

Bibliothèque instructive et amusante, format in-18, 160 volumes solidement cartonnés ou 130 volumes pour £6 5.

Et enfin: Bibliothèque catholique de Lille, format in-18°, 460 volumes solidement cartonnés et 215 volumes, pour la collection £10 0 0. Des catalogues de ces différentes collections seront donnés gratuitement à ceux qui en feront la demande.

E. R. FABRE ET CIE, ue St. Vincent, No. 3. Montréal, le 9 juillet 1850.

ATTENTION!

AVEUGLE, A l'Evêché, à la Providence et dans toutes les Librairies Catholiques de cette ville.

NEUVAINES POUR SE PRÉPARER A LA FÊTE DE LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Par le R. P. MUZZARELLI, de la C. de J. traduit de l'Italien, d'après la dernière édition de Rome.

PRIX: 2s. 6d. LA DOUZAINES. Montréal, 2 novembre 1851.

HECTOR L. LANGEVIN, AVOCAT.

SE Charge de RECLAMATIONS auprès du Gouvernement, de vente et achats de lots de terre, de demandes de patentes, réclamations pour indemnités, réceptions et transmissions de deniers, etc.

BUREAU: à Québec, coin des rues Ste. Famille et St. Joseph. Québec, 4 octobre 1851.

DR. GLOBENSKY,

Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 91. Montréal, le 19 septembre 1851.

P. GARNOT, Professeur de français, latin, théâtre, etc., que, belles-lettres, etc., rue Dorchester, numéro 5. Montréal, 9 Nov. 1850.

J. J. E. BIBAUD, AVOCAT.

Petite rue St. Jacques, No. 37. Montréal, 21 juin 1851.

GYMNASE ET ACADEMIE D'ARMES

Tenus par M. REV, Rue Notre-Dame, 49. Montréal, 4 Juillet 1851.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Pour l'année (non compris les frais de port) £1 0 0 On ne s'abonne pas pour moins d'un semestre. Les abonnés qui veulent retirer leur souscription, doivent en donner avis un mois avant l'échéance du semestre ou de l'année courante, à moins d'une convention qui en dispense.

L'abonnement à ce journal date invariablement du 1er. juillet, et se paie d'avance, par semestre. Une gratuité de dix chelins sur l'abonnement de l'année est offerte aux Instituteurs.

TAUX DES ANNONCES: Six lignes et au-dessous, 1re insertion. £0 2 0 Chaque insertion subséquente. 0 0 7 Dix lignes et au-dessous, 1re insertion. 0 3 6 Chaque insertion subséquente. 0 0 11 Au-dessous de dix lignes, (1re insertion) chaque ligne. 0 0 4 Chaque insertion subséquente, par ligne. 0 0 1 On traite de gré à gré pour annonces fréquentes ou à longs termes.

Les annonces ou avis quelconques non accompagnés d'ordre, sont publiés jusqu'à notification contraire.

AGENTS DES MELANGES RELIGIEUX. MONTREAL, MM. E. R. Fabre et Cie., Libraires. TROIS-RIVIERES, Val-Guillet, Gér., N. P. QUÉBEC, L. Gill, Ptre., V. S. Y. ANNE, M. F. Barthe, Ptre., Direct. RIVIERE DU LOUP, M. J. Billetau. ST. ANTHANASE, M. J. Dacier.

REDACTEUR: F. M. DEROME, Avocat, Coin des rues Migonnie et St. Denis près de l'Evêché. IMPRIMEUR-PROPRIÉTAIRE: JOSEPH RIVET, MONTREAL.